

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

**CONDITIONS :**

**ABONNEMENT.**

UN AN, ..... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO..... 1 Ct.  
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
 En face de l'Hôtel du Canada  
 Boîte 2144 P. O. Montréal

**FEUILLETON DU "GROGNARD"**

**MADAME PANTALON**

**XVII**

**ON SE PROVOQUE.**

Pendant que ceci se discute d'un côté, de l'autre madame Flambart dit à Paolina :

—A quelle arme vous battez-vous ?

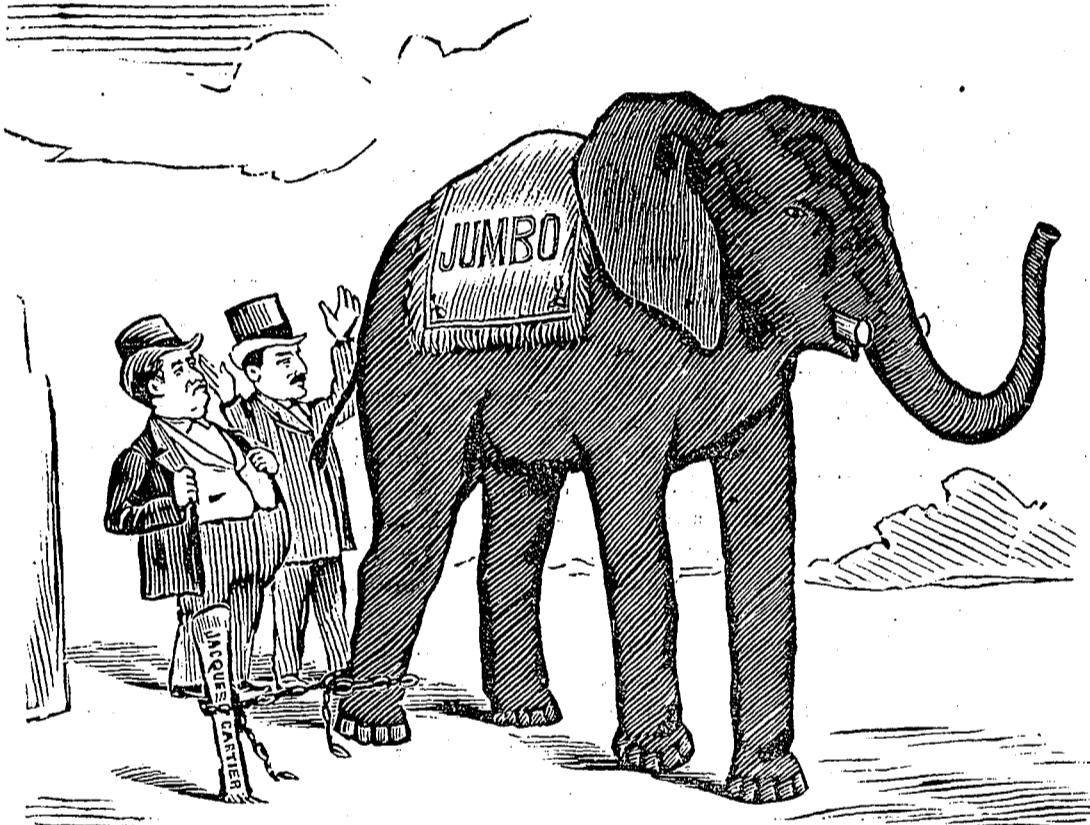
—A l'épée, pas autrement, c'est l'arme des gentilshommes. Si on se servait de la lance, je l'aurais préférée.

—Mais si votre adversaire veut se battre au pistolet ?

—Elle n'a pas le choix des armes ! c'est moi qui ai été insultée la première...

—Mais si pourtant... ?

—Je vous répète que je ne me bats qu'à l'épée ou la lance, je ne sors pas de là. Mais si on me fait des excuses, je les accepte, parce que après tout, j'ai réfléchi. Que des militaires se battent à l'épée ou au pistolet, c'est bien, c'est leur profession; que des bourgeois se battent à coups de cannes, c'est bien : que des coiffeurs se battent à coups de poignes, c'est bien ;



JUMBO.

*Mercier.*—Sais-tu pourquoi, Mousseau, *Jumbo* ressemble à ton gouvernement ?

*Mousseau.*—Give it up !

*Mercier.*—C'est parce qu'il a beaucoup de trompe et peu de défenses.

que des cochers se battent à coups de fouets, c'est bien ; que des boxeurs se battent à coups de poings, c'est bien ; que des chats se battent à coups de griffes, c'est très-bien : mais des écrivains ne doivent se battre qu'à coups de plumes. Il faut que chacun reste dans sa profession.

Les témoins vont se rejoindre, et comme il est impossible de s'entendre pour régler le combat, ils vont trouver madame Pantalon et la prient de les tirer d'embarras. Cézarine, après avoir écouté les deux parties, leur dit :

—Je crois que ces dames n'ont pas très-onvie de se battre... dites-leur, à chacune, qu'elles ont avoué avoir eu tort, et l'affaire est arrangée.

**XVIII**

**UN MALADE. — PROMENADE MILITAIRE.**

Fouillac a aidé Cézarine à mettre en ordre les articles qui doivent composer le journal que ces dames doivent lancer dans le public.

L'article fait par madame Pantalon tenait à lui seul la moitié du *Perce-Oreille* et devait assurer son succès, c'est du moins ce que pensait la nièce du capitaine, et Fouillac était entièrement de son avis. Ce monsieur se charge ensuite d'aller faire imprimer le journal à Noyon, puis il se rendra à Paris pour faire annoncer dans les journaux la prochaine apparition du *Perce-Oreille*, journal citron, rédigé par des dames qui veulent éclairer leurs concitoyennes.

Mais Fouillac prévient les femmes de lettres que tout cela coûtera beaucoup d'argent, parce que les annonces dans les journaux

sont fort chères, surtout si on veut les avoir aussi belles que les magasins de nouveauté, qui très-souvent prennent à eux seuls toute une page du journal.

—Oui, certes, nous voulons de belles annonces ! dit Cézarine. Qu'importe que cela coûte cher, puisqu'il faut de la publicité, et que cela nous donnera des abonnés?... C'est de l'argent bien placé et qui nous en fera gagner beaucoup. Moi, monsieur Fouillac, je mets ma caisse à votre disposition.

—Moi aussi, dit madame Flambart, je ne suis pas riche comme madame Pantalon, mais j'ai quelques billets de banque au service du journal.

—Et vous, mesdames ? Les autres indépendantes déclarent qu'elles ne sont pas en fonds pour le moment. Madame Gras-

soulet s'écrie :

Mais puisqu'il y aura de gros bénéfices, on nous retiendra dessus la part que nous aurions dû donner pour les frais.

Fouillac est parti muni de quelques billets de banque, afin de pouvoir établir et faire marcher à Paris cette importante affaire.

Madame Pantalon engage ses adeptes à s'occuper sérieusement du second numéro du journal, pendant que leur placier, — car M. Fouillac était cela pour elles, s'occupait de faire mousser le premier.

Mais de son côté, après l'affaire du maçon, qui avait parfaitement réussi, Frédéric avait cherché autre chose pour donner de la besogne à madame Pantalon, car il n'était pas venu s'établir à Brétigny pour y rester oisif. Un matin, pendant que toute la société déjeunait, Nanon arrive annoncer à la nièce du capitaine qu'un homme demande à lui parler.

—Un homme ? dit Cézarine, et quelle espèce d'homme ?

—Ah ! madame... je crois qu'il est de l'espèce comme les autres.

—Mais est-ce un habitant du village ? est-ce un paysan ?

—Il n'est pas du village ; jo l'aurions bien reconnu sans ça... C'est pas tout à fait un paysan, ni un beau monsieur...

—S'il vient chercher un maçon ou un charpentier, envoie-le promener... nous ne faisons pas cette besogne-là.

—Oh ! non, madame, celui-là ne demande pas un ouvrier... seulement il se tient le ventre...

—Il se tient le ventre ?...

—Oui, madame, tout en me parlant, j'ai bien remarqué qu'il se tenait la bedaine.

—Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

—Dame !... il demande la médecine du château...

—Ah ! c'est un malade, et il vient pour une consultation...

—Oui, madame, c'est cela... il est malade.

—Il fallait donc le dire tout de suite. Fais passer cet homme dans

LE GROGNARD.

MONTREAL, 21 Juillet 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

UN PÉKIN.

Depuis deux jours, j'ai parcouru toute la Presse Montréalaise afin de connaître les noms des notoriétés qui se sont associés à la délégation du grand œuvre de Charité en faveur de Madame de Lorimier.

Car un individu déguisé sous le costume d'un gentleman immédiatement après que le bateau quittait son quai, vient s'adresser au restaurant improvisé pour la circonstance, annonçant qu'une grande française de la haute aristocratie, très difficile et très méticuleuse désirait se faire servir son déjeuner dans une cabine privée. Le maître d'hôtel s'empressa d'exécuter ces ordres en lui offrant différentes sortes de viandes. Quand arrivé à la galantaine de volaille, ce gentleman s'écria. Oh! l'estomac de madame ne peut supporter cela, je sais ce que c'est, elle n'en voudra pas, je connais ses goûts, elle n'aime que le saucisson de boulogne, est-ce que vous en avez, comment vous n'en avez pas; le maître d'hôtel le pria d'annoncer à cette dame quelle ne pouvait attendre ici comme aux courses de Longchamp, les menus de Taverniers, de Dejour, de Peters, n'y même ceux du grand hôtel. Cependant il y en a à Montréal du saucisson de boulogne, reprit l'hôte, je ne suis pas étonné répliqua le maître d'hôtel, si cette dame en vous emportant vous pris par la main, jugez du nez du petit Monsieur qui alors ne trouvait pas les employés dignes de présenter le plateau, fit le service lui-même. Puis au souper même cérémonie

avec son dessert, fins très fins, petits fours, babas, sarrasine, St-Honoré. Oh! la situation devenait embarrassante pour le maître d'hôtel lorsque viendraient les ordres des Honorabilités, M. Beaudry maire, M. David, St. Pierre, heureusement que leur intelligence fait place à toutes choses, et se déclarèrent satisfaits de ce qu'il leur avait été servi.

C'est alors que quelques personnes respectables témoins et indignes du langage du grand personnage, vinrent déclarer son nom au maître d'hôtel, et qu'il se trouvait en face d'un commis dry goods à quarante dollars par mois, marié depuis un an environ avec une ex-blanchisseuse des Etats-Unis.

Je suis donc persuadé aujourd'hui que la Presse n'a pas fait d'omissions des noms. Calico n'est pas porté sur la liste d'honorabilités.

Il nous faudra donc maintenant nous transformer en un Boulevard St-Michel employer l'argot parisien puisque le Pékin fait irruption en Canada.

UN ETUDIANT.

(Communiqué.)

CORRESPONDANCE.

M. le rédacteur,

Monsieur L..... est un jeune amoureux entreprenant comme il y en a peu, et faire l'amour a deux dulcinées en même temps est pour lui une affaire bien simple, Monsieur Z..... faisait donc la cours à mademoiselle X....., il ne passait pas une seule journée sans qu'il lui payât au moins une visite, et deux ou trois fois par semaine mademoiselle X... pouvait disposer de ses soirées, les deux jeunes amoureux se rencontraient et allaient faire une petite promenade pour le bien de leurs santés et revenaient enchantés, tout allait à merveille, mais le hasard fit faire à Monsieur Z..... une nouvelle connaissance, qui bientôt devait être la cause que Mademoiselle X..... serait laissée dans l'oubli, c'était bien ingrat de la part de Monsieur Z....., et cette ingratitude ne devait pas rester longtemps sans une punition exemplaire et c'est ce qui est arrivé publiquement lundi dernier au Jardin Viger. Monsieur L..... étant allé voir sa première Mademoiselle X..... lui avait demandé pour sortir Lundi soir et sa demande fut acceptée, il se rendit auprès de Mademoiselle Z..... sa nouvelle et lui fit la même demande et fut encore acceptée, alors de deux engagements il lui fallait en tromper une, et le sort tomba sur Mademoiselle X..... Voilà donc Monsieur Z... et Mademoiselle Z... parti pour la promenade. Après avoir marché quelques temps ils allèrent s'asseoir tous deux sur un banc du Jardin Viger, et la Monsieur Z..... qui est un *marcher* distingué faisait une cour assez régulière à Mademoiselle Z..... Mademoiselle X..... ainsi trompée avait suivi son ami trompeur et le voyant s'asseoir sur ce

banc alla prendre place à coté de lui s'en qui s'en aperçut et lui prenant le bras elle lui demandait si c'était de cette manière qu'il remplissait ses engagements, un choc électrique n'eut pas produit plus d'effet, et Monsieur Z..... crut que le meilleur moyen était de s'absenter ce qu'il essaya de faire, mais Mademoiselle X..... qui est d'une habilité peu commune s'empara de son chapeau, et lui dis tu vas me suivre ou sinon j'emporte avec moi le chapeau, il n'y avait pas à hésiter il fallait lutter pour avoir le chapeau, c'est ce qu'il fut fait et finalement M. Z..... reentra en possession de son chapeau, qui n'avait plus la forme d'un chapeau, et chercha à s'enfuir, ce qu'il fit avec grande difficulté car Mlle X....., qui est d'une certaine agilité court admirablement bien. Quoique M. Z..... ait la renommée d'être un de nos champions coureurs, il a avoué n'avoir jamais pris une course pareille et aussi chaudement contesté sous tous les rapports. Inutile de dire que par cette extravagance M. Z..... se trouve veuf dans ce moment et est déjà en recherche d'une nouvelle conquête, et si cette fois il réussit après une leçon pareille nul doute qu'il sera plus fidèle.

S.....

Correspondance de Ladébauche.

Paris 15 Juillet 1883.

Mon cher Grognard.

La dernière fois que je t'ai écrit j'avais daté ma lettre de Rome où j'avais été appelé par le cardinal Siméoni pour donner la dernière touche à la question de Laval.

Comme tu le sais, je ne transporte dans les vieux pays que lorsque j'y trouve l'occasion de te parler d'affaires importantes concernant la province de Québec.

Aujourd'hui je me trouve à Paris et j'en profite pour t'écrire sur un grand affut. Comme tu l'as sans doute appris par le télégraphe le ministre des affaires étrangères en France. Monsieur, une espèce de méfif qui s'appelle, je crois. Campbell Latour, vient de nommer mon ami Sénecal, commandeur de la religion d'honneur.

Tu vois que les canayen se trouve gros manche avec les plus grands bourgeois de la France.

Tu vas voir dans quelques jours l'ami Sénecal se balladant sur la rue Notre Dame avec un agrès rouge à la boutonnière de sa bourgrine. Je t'assure qu'il a l'air *swell* avec ça.

Comme canayen je crois que Sénecal aurait tout autant d'aquette de ne pas accepter le grément de la religion d'honneur des Français, car y en a trop parmi nous autres qui sont chevaliers comme ça et qui ne sont pas de la croix de St-Louis, je ne te dis que ça. C'est pour cette raison que je ne me suis pas gêné de dire à Sénecal qu'il eut mieux valu pour lui de lâcher ses amis de Paris et

de se faire des accointances à Rome. Sénecal n'est pas un veau du printemps. Il commence à se faire vieux. Je lui ai dit qu'il était temps pour lui d'avoir un entourage de gens respectables. Au lieu d'aller aux Folies Bergères et d'y entraîner les bons catholiques du Canada, n'aurait-il pas mieux agi en se rendant à Rome. Là il aurait commencé par faire la connaissance du Grand Pénitencier. Il se serait confessé et il reviendrait au Canada bon garçon pour jouir de l'estime de tous les gens de bien.

Tu ignores sans doute, mon cher Grognard, ce que c'est que le grand Pénitencier. Je vais te le dire en peu de mots :

Le grand Pénitencier est le premier des confesseurs de Rome. Il entend les confessions dans la basilique de St. Pierre dans un confessionnal ouvert. Il est assis en vue du public et aucun rideau ne masque ses pénitents.

Lorsque ces derniers ont fini leur confession, ils sortent du confessionnal et s'agenouillent devant lui. Le grand Pénitencier tient à la main une baguette longue de quatre ou cinq pieds. Lorsque le pénitent est à genoux devant lui, il lui assène sur les épaules un certain nombre de coups de sa baguette; le nombre de ces coups variant avec la qualité et les dispositions du pénitent.

Si Sénecal avait fait sa confession générale au grand Pénitencier, il s'en trouverait très bien, aujourd'hui et la province de Québec aussi, surtout dans le cas où il aurait eu une contrition véritable et le ferme propos.

En faisant des visites fréquentes à Rome je suis sûr qu'il nous serait revenu chevalier de St-Sylvestre ou de St-Grégoire, ce qui vaudrait infiniment mieux que le titre de commandeur de la Religion d'Honneur, surtout lorsqu'on songe que cet honneur (si honneur il y a) lui a été conféré par un gouvernement qui mange les prêtres à la croque au sel, qui défonce les couvents et qui se gorgé avec les revenus des ecclésiastiques. Penses-tu que Sénecal n'aurait pas été plus fraud s'il paraissait dans nos grandes cérémonies publiques avec un grand ruban rouge passé autour du col et portant une croix d'or, comme le Docteur Hingston au lieu d'avoir une simple libèche de ruban à sa boutonnière.

Tels sont les conseils que j'ai donnés à Sénecal lorsqu'il s'est agi pour lui d'accepter la décoration du gouvernement français. Il n'a pas suivi mes avis, et bien! tant pis pour lui. A la fin toute sa richesse est composée de choses périssables, et il n'amasse pas de trésors pour le ciel, c'est folie de part, car il est assez vieux pour savoir que ce qui vient du fiffre retourne au tambour, que la farine du diable tourne toujours en son et que celui a mangé de l'oie du Roi vingt ans après en renverra la plume. Assez sur Sénecal, il faut que je t'écrive un mot sur le comte de Chambord.

Au moment où tu recevras cette lettre, il est très probable qu'il

la salle de nos assemblées; je vais m'y rendre dans un moment.

—Est-ce que tu te charges de guérir les malades, ma nièce? demande M. de Vabeaupont.

—Pourquoi pas, mon oncle? j'ai étudié les simples, j'ai lu beaucoup de livres de médecine... je vous réponds que je m'en tirerai aussi bien qu'un docteur. Au reste, mesdames, si parmi vous il y en a qui aient quelques connaissances dans l'art de guérir, elles peuvent venir avec moi. Ce sera une consultation en règle.

—Moi, je m'entends assez à soigner les malades, dit la veuve Flambart.

—Moi, dit Olympiade, j'ai guéri ma bonne d'un rhume opiniâtre.

—Moi, dit madame Dutonneau, j'ai sauvé mon chien, qui était très-bas.

—Eh bien, mesdames, recommencez-moi. Vous examinerez le malade, chacune de vous donnera son avis, il est impossible qu'il n'en résulte pas un remède qui guérisse.

Ces trois dames suivent Cézarine, les autres ne paraissent pas curieuses de voir ce monsieur qui se tient le ventre.

Le soi-disant malade semble avoir une quarantaine d'années, il tourne sa bouche de travers, et de long cheveux roux descendent sur ses épaules et lui couvrent presque les yeux, ce qui produit un ensemble fort peu séduisant; ajoutez à cela un accent picard très prononcé, et vous aurez une idée du personnage.

A la vue des dames, le nouveau venu ôte un grand chapeau de paille qui couvrait sa tête et les salue jusqu'à terre, mais toujours en se tenant le ventre.

—Vous êtes de ce village, monsieur? dit Cézarine en s'asseyant ainsi que ses amies.

—Oui, madame, c'est-à-dire j'en suis sans en être... J'habitais autrefois Brétigny, mais je l'ai quitté... par suite d'affaires. Voilà huit ans que je n'y étais venu... Mais je reviens m'y *fisquer*... et je loge chez mon ami, le père Matois, et comme je *jouis* d'une mauvaise santé, Matois m'a dit: Va donc consulter au château... Il y a là des dames qui sont des médecines, elles te donneront des remèdes gratuits... autrement dit, ça ne te coûtera rien. Cette raison-là m'a déterminé... Alors, voilà, le suis venu...

—Vous avez bien fait, monsieur... Quelle est votre maladie?

O madame, j'en ai pas qu'une! j'en avons plusieurs... j'en manque pas.

—Enfin, où souffrez-vous particulièrement?

—Dame!... je souffre... dans le ventre... j'ai eu... sauf votre respect, une explosion de bile, que ça m'a fait courir sans m'arrêter pendant huit jours, que j'en suis maigri... c'en est effrayant... Moi, qui avais de beaux mollets... eh ben, plus rien! Voulez-vous voir?

A Continuer.

sera allé manger des pissenlits par la racine. Le comte de Chambord était assurément un brave homme. Il aimait bien la France et il aurait été un excellent roi.

Il ne laisse pas de descendants et son héritage va passer à son petit cousin.

Le comte de Paris est un Jack qui a besoin de changer d'allure s'il veut être le boss du parti légiste. On m'a assuré qu'il n'avait pas de la religion à revendre et qu'il n'était pas en bon termes avec notre Saint-Père. Dernièrement il serait allé à Rome faire ses raccordailles avec le pape, car il craint que Don Carlos pourrait lui faucher l'herbe sous les pieds. Le comte de Paris a passé pour un libre-penseur et il professe des doctrines qui sentent le fagot. Il a besoin de se convertir un peu croche, s'il veut se faire appeler le Roi Très Chrétien. J'ai objection à Don Carlos parce qu'il est espagnol et ses idées ne nous conviendraient pas du tout.

Dans ma prochaine je te parlerai des Pélérins dont tu as publié la liste.

Tout à toi  
LADEBAUCHE.

**UN PERE A SON FILS.**

Le *Nouveau Monde*, revue franco-américaine, publiée sous ce titre une fantaisie humoristique où la vie fiévreuse du Yankee se montre sous ses divers aspects. Ce petits tableau en raccourci a également l'avantage de nous faire connaître les dictons et les proverbes en cours dans l'Union Américaine. Les cartes postales de John Quincy Adam Chesterfield en sont émaillées.

New-York, 3, 1880.

Mon cher garçon,

Tu es assez grand pour aller pieds nus au meeting, comme me dit le capitaine Yankee, quand je me présentai pour être mousse sur son bateau, en 1855. Je m'étais sauvé de la maison de mon père, et j'étais juste de ton âge.

J'espère que tu sauras conduire ta barque tout seul. Moi je prends l'express de 10 heures pour la côte du Pacifique. Je n'ai pas le temps d'écrire de longues lettres, mais, de temps à autre je te jetterai à la boîte une carte postale avec mes conseils. Règle n° 1. Dis la vérité. Règle n° 2. montre ce que tu as dans le ventre. *Verbun satis*, comme disait le prêtre, quand je dirigeais un journal hebdomadaire à la campagne, en 1868.

Ton père,

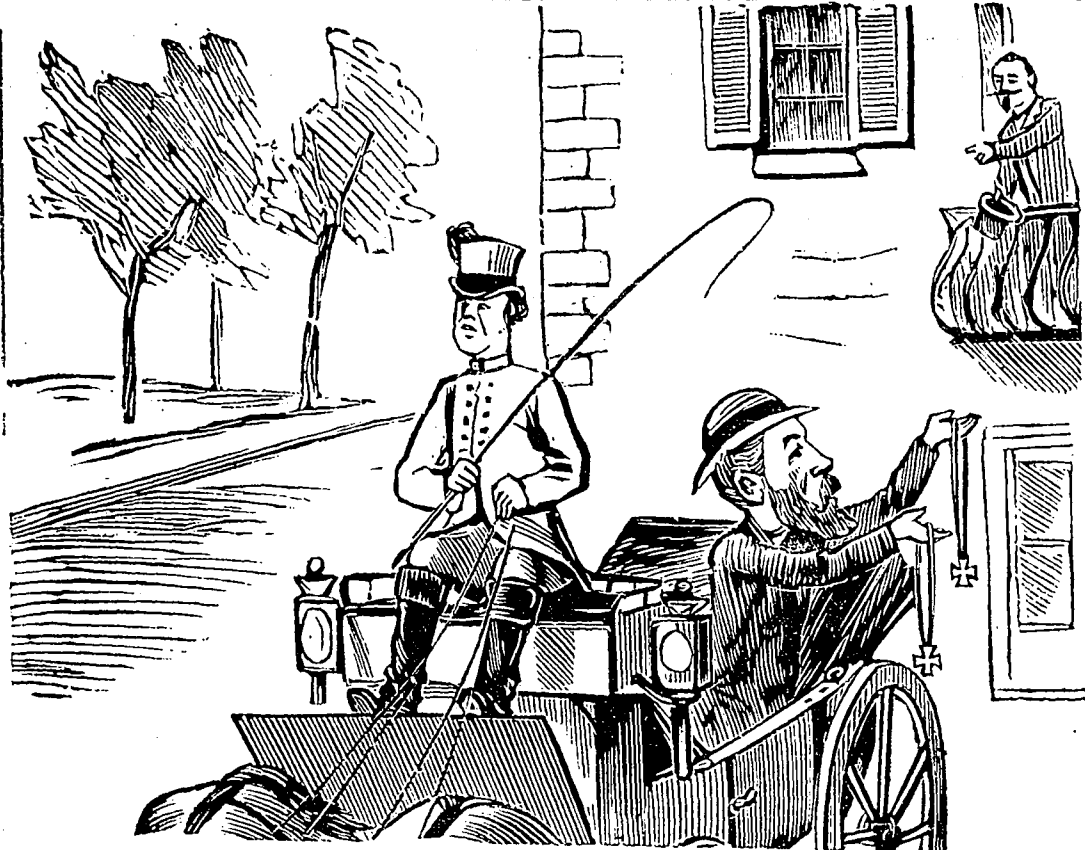
J. QUINCY CHESTERFIELD.

Leadville (Colorado) 17, 1880

Cher garçon,

Il fait froid ici comme dans le coin nord d'une pierre tombale.

Je suis content de savoir que tu mords aux classiques. Le latin a du bon. Cherche la bonne route, et rends la main à la jument, comme j'ai entendu dire les sportsmen en 1875, quand je faisais une tournée de lectures sur « le Rhum et la Réforme ». Ne t'effraie pas du grec, d'autant plus que tu ne



A PARIS.

Senécal.—M. Campbell Latour, vous vous êtes trompé; vous m'avez donné deux rubans de la légion d'honneur. Que vais-je faire de l'autre.  
Campbell Latour.—Y a pas de soin. Donnez le à votre cocher.

J'as pas encore commencé. Règle n° 3: Ne prévois jamais les embarras de l'avenir. Cela ne vaut rien de traverser une rivière avant d'y être arrivé.

Ton père,

P. S. La mine fait à la cote: A. I. Chicago, 3, 2, 80.

Cher garçon,

Fâché d'apprendre que tu as rossé ce petit Smith — c'est un jeune sot, mou comme une barre de savon, reste dans l'eau 24 heures.

J'ai connu son père à la législation de l'état de Connecticut dont il était membre en même temps que moi. Un pauvre tireur, comme nous disions du temps où j'étais employé au télégraphe. Laisse le marmot tranquille. Règle n° 4. Tiens toi hors des bagarres autant que tu pourras, Règle n° 5. Si tu ne peux pas éviter le combat, frappe le premier, et saute dans la mêlée comme un zouave. Une peau de renard clouée toute fraîche à la porte du poulailler tient les autres renards en respect.

Ton père,

Omaha 18, 2, 80,

Cher garçon,

D'est la différence d'opinion qui a créé les courses de chevaux. J'ai souvent entendu ce dicton en Kentucky, quand j'étais inspecteur de chemin de fer, à la fin de 1858. Maintenant que tu as réglé le Smith, vas doucement.

La mine est jour plus riche. Elle monte à la cote d'un dollar par heure.

J.-Q. CHESTERFIELD.

A bord du (Palace Car) chemin de fer de l'Illinois Central, 29 2, 80.

Garçon,

La mine est splendide. Deux millions en vue. Ton gouverneur (ton père) est propriétaire d'un cinquième indivis. Naturellement je t'enverrai les 10 dollars. Règle

n° 6. Paie à livraison toujours.

J'étais commis en 1857 chez un marchand à la criée. J'ai vu que ceux qui ne paient pas rubis sur l'ongle, finissent toujours sous le marteau du commissaire-priseur. Dis au principal de tirer à vue sur moi pour le montant de ta pension.

TON PERE.

San Francisco 21, 3, 80.

Reçu ta lettre. J'ai enseigné moi-même dans une école en 66, et j'ai observé que les élèves en savaient tous plus que moi.

Règle n° 7. Ne pense pas trop bien de toi-même. Le soleil brillerait tout de même, si le coq n'était pas là pour chanter à son lever.

TON PERE.

Leadville, 29, 3, 80.

Cher fils,

Pioche la grammaire française; c'est difficile. Quand je l'étudiais dans les tranchées de Richmond en 64, les verbes irréguliers me démontèrent longtemps; mais je les remontais chaque jour en même temps que la garde. Que serais-je devenu si je n'avais pas su le français quand je fis en Europe mon voyage de 76, pour introduire les vins de Californie?

Règle n° 8. Apprends autant que tu pourras de langues étrangères.

Règle n° 9. Apprends à garder la tienne.

TON AFFECTIONNÉ.

Chicago, 30, 4, 80.

Garçon,

Impossible écrire, faute temps. Engagé grande spécul, avec mon ancien associé dans ma photographie à Boston en 1876. On dit que Boston est un bon endroit pour prendre son vol. Nous avons pris tous deux notre vol à tire-d'aile. Nous verrons si le proverbe est vrai. Comment vont les ma-

thématiques?

TON P. AFFECT.

Saint Louis 10, 5, 80.

Fils,

Je suis fâché que ton professeur d'arithmétique s'en aille; j'espère que son successeur sera capable. En 59, faisant des relevés topographiques, j'ai compris l'importance d'avoir les 10 chiffres au service de ses dix doigts.

La spéculation a meilleur mine chaque jour. Nous avons pris comme partner l'homme qui dirigeait, à New-York le journal où j'étais reporter en 67.

CHESTERFIELD.

Leadville, 20, 5, 80.

Mon cher garçon,

La mine paie beaucoup d'argent, je place tout en spéculation fixe suivant l'expression de l'oncle Daniel, quand j'étais agent de change en 72, avant que la panique m'ait forcé de vendre mon siège.

J'ai frappé une veine de chance, pour sûr. Règle 10. Dans la veine lâche tout.

J. QUINCY A. CHESTERFIELD.

Leadville, 13, 6, 80.

La mine va mal, la spéculation, pis. Je ne renonce pas. J'ai le sang d'un Yankee. A la pointe (littéral) de la mort, un yankee s'en ferait un cure-dents, mais je suis harassé. Dis au principal que je lui enverrai le trimestre d'ici une semaine ou deux.

New-York, 20, 6, 80.

Mon cher garçon,

La spéculation a sauté, et ce qui me restait de mon cinquième indivis dans la mine, a servi à payer la différence. Ton père est aussi bas qu'en 65, quand il plaçait des *Histoires de la Rébellion*, ou en 73, quand il fut obligé de venir en Floride pour diriger une plantation d'oranges. Il me faut le temps de me retourner. Télé-

graphie moi sur-le-champ si le principal n'a pas encore trouvé le professeur de mathématiques. Je lui demanderai la place. Je serais heureux mon cher enfant d'être de nouveau près de toi.

Ton père affectionné,  
CHESTERFIELD.

Gare centrale de New-York, 21, 6,  
Ton télégr. reçu. Impossible accepter place. J'ai envoyé chèque pour trimestre. Je pars à 3, h 45 pour la Chine ou je vais introduire les inventions américaines. Ecrirai détails à bord du steamer. Serai de retour dans 8 ou 10 mois. Je crois qu'il y a à faire une grosse spéculation en pharmacie. Dieu te bénisse mon garçon.

Ton père,  
JOHN QUINCY ADAM CHESTERFIELD

**EXCURSION.  
à Trois-Rivières.**



Samedi le 4 août, par le vapeur CANADA, par un comité de Typographes.

L'Harmonie de la Cité sera à bord, avec le concours des Montagnards canadiens de cette ville.

Prix du billet \$1.  
Départ, 7h. P. M.

**ILE GROBBOIS I**

La plus belle promenade des Vacances.

—0000—

Départ des bateaux du quai Jacques-Cartier, jusqu'à avis contraire (le temps permettant), tous les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis à 10.30 A. M. et 2.30 P. M.

SAMEDIS, 1.30 et 2.30 P. M.  
DIMANCHES, 1.30 et 2.30 P. M.

—000—

**PASSAGE:**

Tous les jours de la semaine.  
Messieurs, et Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts.

**DIMANCHES:**

Messieurs, 20 cts; Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts.

OVIDE DUFRESNE, Gérant.

**Excursion à L'Assomption.**

Comme nous l'annoncions hier, il y aura, Dimanche prochain, une Excursion à L'Assomption, afin de présenter à Mme de Lorimier la somme qui a été souscrite en sa faveur.

Les rafraichissements à bord du vapeur seront fournis par E. L. ETHER. Le nom de ce restaurateur, dont l'établissement, No. 19, rue Gosford, est si favorablement connu à Montréal, est une garantie que le buffet ne laissera rien à désirer.

Lunch servi dès le moment du départ et à toute heure durant le voyage. Prix populaires.

**LA LUTTE**

Charles Meunier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.

OHS. MEUNIER.

